

*C'était le début de la fêlure entre nous, dont l'éclatement muet résonne encore à mes oreilles.*

Olivier Libersan, *Bibelot*, p. 25.

# Le Pied

REVUE LITTÉRAIRE

HIVER • 2014

Le Pied est la revue littéraire des étudiants en littératures de langue française de l'Université de Montréal. En ligne : [lepied.littfra.com](http://lepied.littfra.com).

## Rédaction

Karianne Trudeau Beauoyer, *rédactrice en chef*

[redaction@lepied.littfra.com](mailto:redaction@lepied.littfra.com)

Association des étudiants en littératures de langue française de l'Université de Montréal

3150, av. Jean-Brillant, local C-8019, Montréal (Québec) H3T 1N8

## Édition et révision

Amélie Bélanger, *éditrice*

Mikella Nicol, *éditrice*

[correction@lepied.littfra.com](mailto:correction@lepied.littfra.com)

Isabelle Dumas, *révisseuse*

Comité de lecture : Thara Charland, Ursula Cherrier, Félix Durand, Marie-Hélène Gélinas,

Amélie Hébert, Rose Carine Henriquez, Hélène Laforest, Pénélope Langlais, Olivier Libersan,

Claudie Provencher, Jean-François Thériault, Philippe G. Veillette

## Correction des épreuves

Karianne Trudeau Beauoyer

## Collaborateurs à ce numéro

Stéphanie Bijou, Léonore Brassard,

Thara Charland, Vanessa Courville,

Félix Durand, Vincent Filteau,

Sarah Fontaine, Anika Fréchette Lavallée,

Amélie Hébert, Anthony Lacroix, Hélène Laforest,

Kevin Lambert, Arielle LeBlanc Thibodeau,

Baron Marc-André Lévesque, Olivier Libersan,

Déric Marchand, Mikella Nicol,

Alexandre Roy, Philippe G. Veillette

## Diffusion et organisation des événements

Baron Marc-André Lévesque

[evenements@lepied.littfra.com](mailto:evenements@lepied.littfra.com)

## Rédaction web

Léonore Brassard

[web@lepied.littfra.com](mailto:web@lepied.littfra.com)

## Graphisme et impression

Mardigrafe inc.

## Infographie

Stéphanie Proulx

Élise Warren

## Illustration de la couverture

Danny Marchand

## Dépôt légal

Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2014

Les textes de prose (essai ou création) soumis doivent être d'au plus 1500 mots; les textes en vers ne doivent pas excéder quatre pages. Les textes doivent être soumis en format .doc par courriel à l'adresse [redaction@lepied.littfra.com](mailto:redaction@lepied.littfra.com) avec « soumission de texte » comme objet du message. Le nombre de mots et le nom de l'auteur doivent être indiqués dans le document. Tous les textes seront sujets à une révision littéraire à laquelle l'auteur participera. L'auteur doit donc être disponible pour une rencontre dans les semaines qui suivent la date de tombée. La date de tombée pour le numéro du printemps 2014 est le 27 janvier 2014.

Le Pied en ligne ([lepied.littfra.com](http://lepied.littfra.com)) diffuse tous les textes de la revue imprimée ainsi que des textes inédits. Pour soumettre un texte à la revue en ligne, envoyez le document à [web@lepied.littfra.com](mailto:web@lepied.littfra.com). La longueur maximale pour le Web est 1500 mots; pour un projet de plus grande envergure, il est préférable de consulter le rédacteur web d'abord.

Le Pied est sur Facebook (Revue Le Pied).

# SOMMAIRE

<b>Au lecteur</b> .....	5
-------------------------	---

## PROSE

<b>Naissance et mort d'une idée</b> – Sarah Fontaine .....	6
<b>Les quatre temps de l'écriture</b> – Hélène Laforest .....	8
<b>En attendant le temps</b> – Stéphanie Bijou .....	11
<b>L'entonnoir boréal</b> – Vanessa Courville .....	13
<b>Ma belle maman</b> , – Léonore Brassard .....	16
<b>Ton départ sur les arbres</b> – Mikella Nicol.....	18
<b>Poquée</b> – Thara Charland .....	23
<b>Bibelot</b> – Olivier Libersan .....	25
<b>Haut-le-coeur</b> – Amélie Hébert .....	29
<b>Théodore R Norah</b> – Alexandre Roy .....	31
<b>Valérie</b> – Kevin Lambert .....	34
<b>Jean-Claude Morin, homme loyal</b> – B <sup>on</sup> Marc-André Lévesque .....	39

## VERS

<b>Croquis d'usure</b> – Arielle LeBlanc Thibodeau .....	15
<b>Et viendra l'alchimie</b> – Félix Durand .....	21
<b>Dans le fond de ton appartement</b> – Anthony Lacroix .....	22
<b>Promenade d'un hiver solitaire</b> – Déric Marchand .....	43
<b>Trou noir</b> – Anika Fréchette Léveillée .....	45
<b>Le cuivre a eu tes eaux avant moi</b> – Vincent Filteau .....	46
<b>La traversée</b> – Philippe G. Veillette .....	49





# Au lecteur

On va écrire tous les visages, avec la fronde de tracer ce qui ne se dit pas toujours aujourd'hui, qui nous fait rapetisser jusqu'à la capitulation. La voix entrebâillée entre deux souffles qui se disputent son amuïssement alors qu'il faut vivre un autre jour, *encore* tatoué au revers de chaque mot. On ne promet ici ni le bruissement des pas sur les territoires ennemis ni l'offensive franche, peut-être rien que des barricades faites pour s'avilir au moindre assaut – sauf qu'on se tient debout contre le silence.

Dans le désordre, avec les dépouilles d'un sens commun tassées sur la rive des choses, on clamera ce qu'il faut pour adoucir l'amertume mûrie aux grands vents, pour se connaître réunis et autrement plus forts, le nerf hostile, rapatrier tous les décombres de marée basse, mais surtout rester immuables même en plein déluge. Il n'est pas dit que ce sera facile, qu'on ne finira pas tout seuls, l'échine plissée par l'attente lasse, qu'il ne nous faudra pas tomber pour apprendre à crier.

Nos corps de marbre blanc, dehors : statues éponymes de ce qu'il reste à écrire. On va suspendre nos tournures, nos images, les mots tus trop longtemps, à la cime de chacun des jours à venir; on va les étaler, leur laisser le champ libre, leur donner de la place. Noircir tous les blancs, esquinter le silence, s'enrôler indéfiniment au parti pris de la parole.

On va arrêter d'être d'une espèce sédentarisée à bras-le-corps, retenue de la fuite par une filiation qui ne connaît pas demain. On va essayer.





# Naissance et mort d'une idée

*Sarah Fontaine*

Il fait beau. Tu le sais avant même d'ouvrir les yeux. À travers les rideaux, le soleil caresse tes paupières non pas d'une lumière hivernale distante, mais bien d'une douce chaleur qui ne semble exister que pour te tirer d'un sommeil qui fut bien trop long. Sortie de ton hibernation par les rayons salvateurs, tu te lèves enfin, prête à sauter à pieds joints dans leur chaleur pour pouvoir t'y immerger complètement, rêvant même de pouvoir en tracer les contours du bout des doigts. Légère, tu flottes presque jusqu'au balcon où tu ouvres toutes grandes les portes battantes, le sourire aux lèvres. Tes jambes fourmillent. Cette journée sera spéciale, tu le sens, et il serait honteux de gâcher son extraordinaire potentiel en ne faisant rien pour la célébrer. Une idée géniale te vient à l'esprit et s'impose comme la seule action viable dans le catalogue de tes désirs.

Tu aimerais bien jardiner.

Rectification : tu dois jardiner. Tu as besoin de jardiner. Il est nécessaire que tu jardines.

Tu es habitée par le désir viscéral de planter quelque chose, de le regarder pousser, se développer, dans l'espoir que, tout au long que tu en prendras soin, il agisse comme un aide-mémoire qui te rappellera sans fléchir la sérénité qui t'habitait cette journée-là.

Sans faire ni une, ni deux, tu cours, tu voles, te faisant l'effet d'une héroïne de la verdure, sillonnant le Rona à la recherche de bacs à fleurs et d'engrais. Tu t'arrêtes devant un étalage de graines, que tu nommes candidement « végétation en développement », bac dans une main, engrais sous le bras, les yeux humides devant tant de possibilités. Tu t'interdis de choisir quelque chose qui ne serait pas extraordinairement à la hauteur de tes attentes. Ce jour est bien trop glorieux pour choisir





de planter des haricots. Faire pousser des haricots, c'est trop bête et un pois, c'est bien trop petit pour contenir tous tes rêves. Tu choisis un bulbe. Un bulbe de tulipe qui te semble assez bien proportionné et volumineux pour devenir l'emblème du printemps. Tu choisis la rouge.

De retour chez toi, tu plonges les mains dans la terre, comme pour t'en imprégner, et la remue doucement, y ajoutant de l'engrais. Elle est chaude, douillette. Parfaite.

Tu souris.

Tu prends le bulbe entre les doigts d'une de tes mains et enfonces soigneusement ton pouce dans la terre, lui créant un lit que tu espères le plus confortable possible. Tu le recouvres enfin, comme on borderait un enfant, non sans lui jeter un dernier regard affectueux.

Tu es au rendez-vous le lendemain, le surlendemain et tous les autres jours qui suivent, arrosant légèrement la terre, la purgeant des mauvaises herbes, travaillant avec un effort qui te semble naturel afin que le bulbe se fende pour laisser place à une fleur.

Ce matin, pourtant, tu n'es pas réveillée par le soleil et tu dors trop longtemps. Tu es frigorifiée et ton corps, des pieds à la tête, te semble engourdi. Dans un sursaut d'angoisse, tu jettes un regard par la fenêtre. Tout est blanc. Froid. Vide. Comme dans un rêve, tu ouvres les portes pour déboucher sur le balcon et constater avec horreur la lourde neige qui les recouvre, lui et le bac où est planté ton bulbe. Arrachant le bac à son support, tu l'emmènes à l'intérieur sous la lumière forte, artificielle. Ce n'est pas celle du soleil, mais cela fonctionnera peut-être, te dis-tu. Ramant à pleines mains dans la neige, tu tentes de dégager la terre trempée autour du bulbe qui ne montre aucune trace de germination. Tu décides alors de le garder à l'intérieur, dans l'espoir que ta volonté et ton acharnement le sauveront. Les jours passent et, malgré tous tes efforts, le bulbe ne fleurit pas. Tu tentes une autopsie et fouilles la terre : il n'a même pas pris racine. Le bulbe, mort, roule entre tes doigts en même temps qu'un soupir franchit tes lèvres. Résignée, tu te lèves, traînant les pieds jusqu'à ta chambre et retournes te coucher. Attendant un nouveau soleil.





# Les quatre temps de l'écriture

Hélène Laforest

## ARCHITECTURER

En bon dictateur, il titre, il place tout en haut de ses sujets sa politique totalitaire. De ce sommet, il pourra tous les surveiller, veiller à ce que l'ordre règne. La tâche étant lourde et exigeante, il n'hésite pas à sous-titrer, mais en s'assurant de bien choisir ceux en qui il peut placer sa confiance. Paranoïaque, il craint que le chaos s'installe à l'intérieur de la masse. En répartissant les différentes couches de sa société en rangs serrés et disciplinés, qui ne sauraient saillir de la marge même en se justifiant, il atteint un certain degré d'apaisement. Une seule et même police d'état, non pas l'Armée rouge, mais un corps nommé Constantia, garantit le respect de la loi. Les rebelles sont supprimés sans traces. Les étrangers, tous ceux qui ne parlent pas la langue du chef d'État, doivent être facilement repérables. Pour cela, ils doivent s'incliner en tout temps, même si cela doit entraîner une éventuelle scoliose (ou cyphose ou lordose). Seuls les sous-titres, entre autres privilèges conférés par leur grade, peuvent revêtir un uniforme plus imposant, uniforme qui n'égalera jamais l'habit grandiose, la prestance magistrale du tyran, dont le nom s'affichera encore longtemps, porté par l'histoire.

## DÉCRIRE

Il récrit les expressions figées, s'extrait du monde pour s'en inventer un. Chirurgical, il écorche le paysage pour lui recoudre une peau. Savant fou, il désosse les êtres pour recomposer leur anatomie. Il est un sorcier qui change les hommes en cochons à coups de *comme* et de *tel* (parfois plus subtilement encore) et qui les métamorphose à sa guise, les tue au besoin, ou par plaisir. Il est un directeur de cirque, de





foire aux monstres, qui humilie ses créatures et les zèbre de coups de fouet pour exhiber leurs souffrances à ceux qui se délectent soir après soir du spectacle, mais aussi à ceux qui, attirés par tant de brutalité, viennent timidement s'attrister sur le cas de ces pauvres bêtes. Ces derniers, inconscients, ne voient pas que, par leur propre intérêt, ils perpétuent ce qu'ils condamnent (et encore moins qu'ils y prennent, en fait, un très grand plaisir). Démiurge de son univers, marionnettiste, il contrôle mille ficelles au bout desquelles pend le destin d'autant de Pinoccchios, oscillant entre chute et pendaison. Il contraint certains d'entre eux à des accouplements à répétition tout en enrobant d'un voile de romance leur union forcée, suscitant ainsi l'attendrissement du public pour leur mariage férocement blanc, parfaitement éthéré, pur et doux comme de la poudre aux yeux.

## DIGRESSER

Le récit poursuit sa route sur la voie tracée d'avance, aux lignes trop étroites pour l'imagination, lignes répondant parfaitement à la politique de départ, élaborée pendant des mois. Il le fait bifurquer soudainement sur une voie abandonnée, peuplée par les végétaux, car il est irrésistiblement attiré vers une balançoire de bois qui se trouve sur ce chemin, elle aussi envahie de feuillages, et qui lui rappelle un moment un peu sombre de son enfance. Le convoi, en s'engageant dans ce tournant très serré, manque de dérailler, mais il le ramène sur la bonne voie. À l'intérieur du wagon, sur un écran où est projeté un film tchèque qu'il n'a encore jamais vu, il projette sa propre vision de Prague, ville qu'il a visitée à des occasions diverses et où sa femme et sa fille ont si tristement disparu. L'esprit envahi de mauvais souvenirs, il omet de diriger le récit vers la bifurcation prévue. L'obscurité s'installe tandis que la rame traverse un très long tunnel. Par la vitre, il ne perçoit plus qu'un écran noir; la surface lui renvoie son image. Cette image spectrale de lui-même évoque sa mère récemment décédée, et à qui il ne s'est décidé que trop tard à pardonner l'odieux de ses multiples petites fautes envers lui. Sa paire d'yeux, suspendue dans le noir vitreux, reflète sa culpabilité. Il lui apparaît soudainement qu'il était excessif de les laisser l'expédier dans ce camp de la mort avec les





autres. Ses larmes jaillissent. Il n'a pas pleuré depuis des années. En ruisselant jusqu'à ses lèvres, sur sa langue, elles lui rappellent qu'il n'a rien avalé depuis le début de la journée. S'arrêtant à la gare, il gobe un biscuit et se met au lit dans sa cabine, le cœur et l'estomac à la dérive.

## RELIRE

Le tyran refait le trajet. Constate des difficultés techniques. Élimine massivement. Resserre les rangs. Fauche les plus faibles. Les plus forts. Les fantaisistes. Les utopistes. Les cyniques. Les exporte vers l'oubli. Éloigne les éléments trop semblables, de peur qu'ils ne forment une résistance. Néantise ceux qui parlent trop de lui-même, ces traîtres avant l'heure. Regrette de s'être confié dans un moment de faiblesse. Change le passé pour le présent. Le présent pour le passé. Certaines parties déraillent, d'autres emboutissent une ouverture mal conçue. Restent des décombres désarticulés, apeurés, affamés de sens. Qui l'effraient par leur propre effroi. Il les extermine tous au nom de son idéologie. D'une fierté qui inquiète, il contemple la surface immaculée, la coupe à blanc dont il est l'auteur, le spectre du récit qu'il a assassiné, rectangle délimitant... ne délimitant rien puisqu'il ne reste plus trace du crime. Créateur de néant, il se réjouit de son pouvoir de vie et de mort sur toute chose, tant qu'il peut l'écrire et puis l'effacer. Il découvre que ce qui porte pour lui le sens de création n'est, au fond, rien d'autre que cela. Il aimerait pouvoir publier ces pages qu'il a blanchies. Elles renferment toute la beauté du monde. Délaissant le métier d'écrivain, il se fera réviseur. Terrorisant de nouvelles contrées jour après jour, conquérant le monde texte après texte, il propagera son règne par toutes les voies accessibles, se soumettra bientôt à l'apprentissage de nouvelles langues afin d'atteindre les zones étrangères. Insoupçonné dictateur.





# En attendant le temps

*Stéphanie Bijou*

**E**n moi, il y a des scénarios étranges et bigarrés à en donner des sueurs froides. Des raclures d'images me collent aux pieds et m'engluent, interdite, aux parois de mon esprit. Le fil de mes idées s'insinue alors, indomptable serpent, jusqu'à m'étouffer de sa matière. Mes souvenirs, tous mes souvenirs copulent et se multiplient avec le savoir-faire de l'âge. Ce sont des mains expertes qui me triturent les méninges, y implantant un bouquet de visages mouvementés et déformés par le temps. Vous êtes trop nombreux ici...

Si certains spectres vaporeux et dérisoires ne font qu'errer dans l'atelier incohérent qui m'habite, d'autres y rôdent en s'agitant, comme une armée de chats affamés feulant de rage devant ma tête dans le sable.

L'endroit, qui possédait jadis un certain cachet, s'est transformé, par ma négligence, en dépotoir. Partout, des fragments poussiéreux d'hier polluent l'air, s'entremêlant aux museaux d'animaux décédés et aux rires hystériques d'enfants dont j'ai perdu la trace. Vos querelles s'entrechoquent dans mon corps, explosent dans ma poitrine. Il n'y a plus de place pour mon cœur ou mes doigts ou ma foi, plus de place pour moi. Vous m'avez envahie. Voilà un bien beau chaos que je me laisse en héritage.

\*\*\*

Chamboulez-moi une dernière fois, puis partez. Faites surgir du lit mes paupières-estuaire, que je puisse enfin naître à moi-même. Mes pauvres reliques, vous êtes lourdes comme des pierres et pourtant, regardez : les premières d'entre vous s'érodent déjà, plus friables qu'une rumeur, face au revers de ma main.





Moi, j'aurai sûrement peur. Que faire alors de ma vacuité nouvelle? Protéger le néant est certes chose difficile. Alors je danserai, seule, pour remplir l'espace. J'admirerai l'horizon incertain de mon âme en attendant Dieu, en attendant le temps, qui viendra, avec son tonnerre hurlant et ses coups de foudre, repeupler ma mémoire déchargée et fertile.





# L'entonnoir boréal

Vanessa Courville

Je n'ai rien à faire ici, avec ma peau plus pâle que celle des blancs, blanche comme une chienne de traîneau. Qu'ils utilisent un peu de cette haine qui tombe en flocons pour vider mon âme de ma peau d'iqaluk, les arêtes en sus, et qu'ils la suspendent auprès des autres suintantes au marché. Mais ils ne font rien. Ils ne font rien pendant que moi, impuissante jusque dans les pores, je les marque au fer rouge d'un solfège aux gammes insonores.

Dans une langue tranchante comme un ulu.

Qui n'est pas la mienne et qui n'est pas la leur.

Je me suis cousu les lèvres au fil de fer dans la stagnation marécageuse où les héritiers sont victimes – victimes de se faire dévisser le foie comme des poupées russes, taille par taille, dans une douleur qui ne laisse que la foi. J'insulte les drapeaux qui s'affaissent dans les journées de long soleil, où mes cheveux tressés portent l'or du monde. Une dent de loup contre mon cœur – contre le cœur de celle qui ne croit pas. « Quand les étrangers sont arrivés, ils avaient la Bible et nous avons la terre. Maintenant, ils ont la terre et nous avons la Bible », disait un chanteur populaire, la cigarette aux lèvres, qui accordait sa guitare à coup de *lighter* sur un air de Johnny Cash.

Mais aujourd'hui, Dieu peut attendre.

La naissance est fantôme et la mort se berce dans l'amautik.

Le cœur coincé dans la taille du sablier, tout est une question de temps. De ce temps raccourci par des cordes suspendues au creux des garde-robes, dans un univers où la survivance n'est plus qu'un conte





dérisoire pour enfants. Se souvenir. Se souvenir, par des chants de gorge, des cadavres qui s'accumulent et s'empilent à la manière des inukshuks. Danser. Danser pour ne pas oublier le spasme des animaux quand les mauvais esprits frappent aux portes de maisons qui ne leur appartiendront jamais. Fuir. Fuir le plus grand prédateur; l'homme au visage grimaçant mais silencieux qui enfante ses fils dans le sang. S'écrire. S'écrire pour se mettre en récit. Je te murmure des solutions utopiques comme une uqausiliriji prétendant détenir des solutions d'ivoire. Pauvre ignare : le remède est poison pour un peuple de plumes qui se nourrit de chasse et de prières.

Et les crânes se fracturent de connaissances exogènes dans des institutions qui miroitent des rêves avortés. Dans une soif du devenir montréalais, ils s'envolent comme si, un instant, ils avaient été libres de leur avenir. Libres d'un avenir qui s'essoufflera au métro Jean-Talon dans une chaise berçante, la casquette tendue vers les passants et le sourire édenté comme un œuf d'oise rompu.

Parce qu'ils sourient.

Ils sourient jusque dans leurs yeux tissés de solstices.



# Croquis d'usure

*Arielle LeBlanc Thibodeau*

Emboîtée par nos solitudes  
le cœur vidangé  
je disparais de ta soupe  
en fragments de chair

Tes doigts  
enragés  
anticipent mes yeux  
fixés  
sur l'écran  
statique  
au son de ton refus  
cynique  
tes mots sur ma peau  
entament des graffitis  
et ça coule  
ça déboule de mon rouge  
organique

C'est ta pression  
qui crie, qui craque

dans ma pomme  
comme un vers  
abusif

# Ma belle maman,

*Léonore Brassard*

Tu dis : ce n'est qu'une pomme, et le morceau épine qui me bloque dans la gorge. De l'autre côté du verre, et jusqu'au reflet dans notre miroir (notre beau miroir), tu voudrais réapparaître et m'éclipser que je t'écrase, tu dis : belle. Peut-être c'est que j'éternise sous le ventre de verre, suffoquée de la coupole de verre en ventre dressé qui me bloque. Sur le film de notre miroir en monde de nous, tu veux réapparaître de force d'avoir cessé d'exister jusqu'à bien loin, derrière moi, par la voix de nulle part et de sentence. Tu dis : ce n'est qu'une pomme, et puis il y a tout ton poison de jeunesse perdue dans tes mains vieilles. Où es-tu maintenant, morte et morte de n'être qu'au miroir une image en portrait bloqué, existes-tu encore dans tes yeux si ton reflet s'est vidé. J'ai quelque chose dans ma gorge qui me tait, et peut-être ce n'est qu'une pomme, et peut-être c'est un peu toi qui m'éternises à rester plus jeune au ventre de verre, et peut-être c'est par amour, tu dis, peut-être : par tout l'amour de la mère que tu veux rendre belle.

Dans notre miroir, dis-moi, qui est la plus belle? quand il n'y a plus que ton absence qui brille et la voix d'accusation qui m'a rendue femme virale. Dans notre miroir (notre beau miroir), je te cherche et je me vois : je te ressemble. Toi tu t'y vois presque aussi, mais tu n'es plus là et derrière le verre nous ne sommes plus que deux femmes, ma belle mère. Tu me dis : je t'aime et tu me dis : ce n'est qu'une pomme, le morceau qui me reste bloqué et qui me tait. Et par amour de mère, tu laces mon corset, mais j'étouffe de ton amour de mère (ma belle mère) jusque dans un ventre dur de verre avec quelque chose entre les dents. Je ne te vois plus, où es-tu, belle mère, tu ne te vois plus dans notre miroir (notre beau miroir) à nous deux qui n'est plus que nous, que tout ce que nous sommes.

Dis-moi, belle mère, je me demande muette : il en reste quoi de l'amour quand on se regarde, l'une après l'autre, sur le même miroir en



monde de nous. Je me demande : où il est, l'amour que tu dis, ma belle mère (toi qui te veux belle, mère) si je t'ai défait le ventre en gangrène par l'intérieur. Qu'est-ce que tu en fais maintenant de l'amour de quand tu te sens t'éclipser du miroir, ton image révolue, que tu t'accroches à être seule femme, où est-il, l'amour, belle mère (n'es-tu plus que ça?), quand il n'y a plus que moi virale dans ton miroir. Dis-moi il est où, l'amour maternel, sous notre reflet rival de femmes où nous ne sommes plus que ça : des femmes, rien que des femmes et où tu n'es plus qu'une femme assiégée de l'intérieur jusque par l'intérieur de ton image détruite. Dis-moi alors, à la moi muselée par un morceau de pomme : il est où l'amour, quand ton ventre de mère, et de femme, pourrit entre tes mains de m'avoir incubée, virale, et quand devant ton reflet mort, tu ne vois plus que tout ce que tu as laissé te fermenter de l'intérieur. Dans le reflet qui t'échappe, veux-tu donc devenir à n'être que ça : belle, mère.

Et quand il n'y a plus que ça, maman, quand il n'y a plus que ça : moi, prise dans le ventre transparent avec quelque chose qui m'étouffe et qui me tait de toi, et : toi, prise à n'exister qu'en sentence du miroir où tu n'existes plus, il n'y a peut-être plus que deux femmes qui se haïssent un peu et peut-être il n'y a plus de mère, peut-être elle est morte en couche comme dans le conte de quand j'étais petite, remariée, absente, remplacée par une femme qui voudrait être belle, peut-être la mère elle est morte, qu'il n'y a plus de fille, et que d'amour il ne reste que ça : le ventre dur de verre transparent et. Au bout du compte, nous n'en sortirons pas l'une de l'autre, et j'ai ta pomme pourrie entre les dents.





# Ton départ sur les arbres

*Mikella Nicol*

C'était dans la lumière presque morte des fins de journées d'été qu'il fallait que j'enroule mon corps sur lui-même. Enfoncer mon dos dans la brique, fermer les yeux sur Saint-Denis, ça me replaçait la tête. Tu me trouvais toujours dans la même position : une bière entre les jambes et une en réserve, à droite de mon genou. Quand tu sentais que c'était une grosse soirée, avec des idées de grands vents qui ne voulaient pas mourir, tu entrouvrais la porte pour déposer une troisième bouteille sur le sol devenu sombre. Je n'avais pas bougé. Le balcon était à moi. Des fois, tu soulevais le rideau du bout des doigts pour observer ta blonde avoir envie de se dissoudre. Tu n'essayais jamais de comprendre. Je finissais par me coucher en chien de fusil, je t'offrais mon dos avec le motif de la brique gravé dedans et les voisins te demandaient si j'allais bien.

En vérité je me construisais des conneries, un mensonge de folle.

Entre deux camions la rue a cessé de trembler, et je me suis dit que je n'en pouvais plus.

Je l'ai murmuré à bout de souffle, avec ma voix qui voulait être heureuse : c'est fini, j'abandonne. Les mots, je les ai suspendus dans notre air pour que tu les trouves.

Tu as mis un sac de vêtements et des boîtes de livres devant la porte. Moi je me suis réfugiée dans ce qui était notre lit. On s'est regardés dans les yeux à travers le mur, mais il n'y avait plus rien à faire. Tu es parti. J'ai voulu m'enliser assez loin sous les couvertures pour couper l'oxygène et empêcher les larmes.

Mais elles ne sont pas venues.





Toute une nuit à comprendre que les départs ne sont que de l'air froid. Les nuits froides, je les avais oubliées. J'avais oublié que l'absence est désagréable sur la peau, et le teint du temps qui stagne, trop long pour être vrai. Il m'a fallu apprendre à vivre avec rien. Vivre à perte.

Puis enfin mes fièvres ont su s'étendre, et mes membres aussi. J'ai senti mes poumons s'ouvrir avec la cage autour, construite dans le sommeil des derniers mois. Et je n'ai plus eu peur de ne pas être *assez*. Mon corps, étendu dans l'espace, n'appartenait à personne. En balayant les images du matelas, j'ai fait du progrès.

J'ai pris le froid dans mes bras.

Un soir où on buvait des grosses bières à la bouteille en semant nos mégots sur la rue, quelqu'un a hurlé qu'il fallait bien profiter de la vie, après tout. J'ai aimé l'idée quand elle a résonné sur les arbres. Il ne te ressemblait pas. Je l'ai suivi dans les rues en fumant une cigarette quêtée. Je ne pensais pas aux murmures des autres sur mon dos. Le vent soufflait sur nous le ciel noir, dans mes cheveux, sur ma peau. Ça fondait sur moi. Quelque part entre la nuit et le matin, j'ai respiré.

Je vivais.

Dans son appartement, j'ai fait passer le mégot par le tuyau du lavabo de la salle de bain, j'ai essayé des sourires dans le miroir. Une petite salle de bain pas trop propre, mais je n'y pensais pas. J'ai fait l'étoile blanche sur son lit. Il ne m'aimait pas, mais au moins il le faisait bien.

Quand il a voulu me revoir, j'ai dit que j'avais gaspillé du temps déjà à embrasser sur le coin des nuits. À croire aux orgasmes comme à des prières, que d'autres m'avaient posées sur la nuque, la nuit, comme des fleurs. Mais jamais de vraies fleurs.

Qu'êtes-vous venus faire dans ma vie?





Un jour, j'avais cessé d'être heureuse. Comme quand on arrive à la frontière entre le soleil et la pluie. Là où il fait sombre avec encore des traces de ce qui était beau. C'était le malheur et j'avancais dedans. Dans le désenchantement je suis même allée coller ma joue tout au fond, contre ton mur. Pour moi c'était trop dur, j'aurais dû être libre, je voulais être bien. Je me suis mise à aller au lit sans t'attendre, à fumer sans te regarder dans les yeux, le pli au front, le corps détourné. La découverte du son de nos voix qui crient. Pour survivre j'ai dû courir dans les escaliers, frapper sur les meubles, pleurer dans la rue. Gueuler des larmes dans un égarement que je n'avais jamais connu, avec ta froideur sur le trottoir qui me regardait inventer des cris de guerre. Je t'en ai voulu pour toutes les fois où tu me coupais jusqu'à l'envie d'être belle. Quand j'étais pliée en deux de colère, les pieds et les mains liés dans un amour fait de souvenirs à moitié inventés, des souvenirs où l'on ne distinguait plus les visages.

Je n'ai plus voulu me battre et maintenant je dors avec l'air vide que tu m'as laissé comme vengeance. En quelques phrases c'était fini et j'accepte les insultes, les rancœurs, les messages qui m'invitent à ne pas venir où tu seras.

Mais je suis loin.

Et je me dis que je peux tout faire  
(ne pas mourir)  
ça commence  
Je crois que je serai libre.



# Et viendra l'alchimie

*Félix Durand*

Les brancards  
écartés à  
l'estuaire  
de tes lèvres            coagulées  
n'ont pas  
oublié nos  
      folies réciproques  
          qui somnolent  
entre les  
coussins du  
canapé.

Tu fais  
l'amour comme  
on tourne  
une page.

Exit l'ambulance  
et viendra l'alchimie.



# Dans le fond de ton appartement

*Anthony Lacroix*

au fond de ton appartement  
la solitude craque sous le poids des fantômes  
je trace des signes anarchistes sur mes strudels  
pour m'insurger contre le froid de l'automne et les matins où les draps  
sont encore chauds



# Poquée

Thara Charland

A ttends.

La boîte de conserve, est-ce qu'elle est correcte? Est-ce qu'il y a une *poque* dessus? Est-ce qu'elle a fait *pshiiitt* quand tu l'as ouverte? Veux-tu me laisser regarder? Je pense qu'elle est *poquée*, tu ne trouves pas? Est-ce que tu penses qu'il y a du botulisme à l'intérieur? Et le chat m'a mordue, est-ce que tu crois qu'il a la rage? Est-ce qu'on l'a fait vacciner? Est-ce que du savon c'est assez pour désinfecter? Est-ce que je devrais prendre du peroxyde pour *bleacher* ma blessure? Est-ce que le tofu sent bon? Est-ce qu'il sent comme d'habitude? Il est peut-être pourri? Pourquoi il y a de la glace sur mon plat congelé? Est-ce que c'est normal? Est-ce que c'est *normal*? As-tu bien lavé les épinards? Est-ce que toute la saleté est partie? Toucher une plume d'oiseau, est-ce que ça donne la salmonelle? Et le choc toxique des tampons? Et le tétanos du lavabo rouillé? Et la rage du chat qui m'a mordue? Et le botulisme de la boîte de tomates? Est-ce que je vais pourrir de l'intérieur comme le tofu? Est-ce que tu as verrouillé la porte? Est-ce que le four est éteint? As-tu fermé les lumières du sapin? Et le verre d'eau sur le coin de la table si je m'étouffe cette nuit, l'as-tu oublié? Est-ce que tu vas me donner une tape dans le dos si je m'étouffe cette nuit? Vas-tu te réveiller? Est-ce que je pourris de l'intérieur? Est-ce que le botulisme me ronge par en dedans? Est-ce que j'ai la rage du chat qui m'a mordue? Est-ce que j'ai la rage? Et le choc toxique? Et le tétanos? Est-ce que la salmonelle me ravage? Boire du peroxyde, c'est dangereux? Même pour se purifier? Quand est-ce que je vais arrêter de pleurer ma grand-mère? Est-ce que je vais bientôt aller mieux? Est-ce que ça va faire moins mal un jour? Est-ce que je souris croche? Est-ce que mon visage est paralysé? Mon cou est raide, est-ce que j'ai la méningite? Est-ce que mes méninges se tordent et s'enflamment dans mon cerveau? Peut-être que j'ai le cancer, peut-être qu'il y a une tumeur grosse comme un petit pois dans mon cerveau? Peut-être

qu'elle va grossir? Est-ce que je suis folle? Vas-tu me le dire si je suis folle, si je déraile? Est-ce que j'ai la bactérie mangeuse de chair? C'est elle qui me ronge? Est-ce que ça va arrêter de me gruger? Est-ce que le chat est enragé? Est-ce qu'il m'a transmis sa rage? Pourquoi les plats congelés font de la glace? Est-ce que c'est *normal*? Est-ce que tu t'es lavé les mains? Elles sont propres, juré? Est-ce que j'ai la salmonelle, la méningite? Est-ce que les haut-le-cœur qui me soulèvent ont une origine? La rage? Le cancer? Le choc toxique? La pourriture qui ravage mon corps?

Est-ce que je vais mourir?

Est-ce que je vais arrêter de pleurer? Est-ce que je vais arrêter de pleurer les morts? Me mens-tu? Juré? Est-ce qu'on va mourir ensemble, avoir le botulisme ensemble? Est-ce que tu veux prendre ta bouchée en même temps pour qu'on meure ensemble? Est-ce qu'on va s'intoxiquer ensemble? Le tétanos? La bactérie mangeuse de chair? Le choc toxique? La salmonelle? Le cancer? Est-ce qu'on va développer une tumeur ensemble? Est-ce qu'on va pourrir, moisir enlacés, ensemble? Est-ce que tu as apporté le verre d'eau? Et si je ne m'étouffe pas cette nuit, est-ce que toi, tu m'étoufferas?

# Bibelot

*Olivier Libersan*

Quand j'y repense, les sons, les images se brouillent. Les larmes embrument ma vision et me rappellent le goût saumâtre de cette eau si froide. Un bruit de pneus qui crissaient sur le sol et le pare-brise qui se fendillait en flocons adamantins. Nous flottions, l'habitacle nous faisait danser alors que lui-même se pliait, fléchissait sous le ballet des collisions. Plus aucune trace de ce sourire que tu me lançais dans cette matinée brumeuse et mauve. Je caressais ta cuisse à travers ton jean quelques instants auparavant. Puis la rivière, serpent immaculé, s'est rappelée à nous; le capot a fendu sa surface gelée. Envahi par l'eau, noyé dans sa froideur, je me suis libéré de ma ceinture, je suis sorti par le trou béant du pare-brise. Je me suis évadé, suis remonté à la surface; la lumière me blessait davantage les yeux que les coupures. Je ne te voyais pas, j'ai attendu quelques instants que ton visage crève la surface de l'eau et je suis replongé. La nuit, ces quelques secondes me narguent encore. Je te distinguais prisonnier de ton corps, tes cheveux en une masse ondoyante comme une mare de pétrole. Et tout ce sang. Je me suis escrimé contre ta ceinture et suis parvenu à te libérer. J'ai paniqué, je ne voyais plus les bulles que tu aurais dû expirer. J'ai ramené ton corps inerte à la surface et j'ai nagé avec rage. Je voulais t'éloigner du lieu de l'accident. L'air, de l'acide dans mes bronches; je t'ai couché dans la neige et j'ai posé mes lèvres sur ta bouche. Pas de vie, pas de chaleur dans ce baiser et c'est pourtant celui qui a effacé tous les autres. Je ne t'ai pas embrassé depuis cette toux de mort-vivant qui t'a ramené parmi nous, ton silence m'en empêche. Comme si cette eau n'avait pas réussi à te noyer, mais que tes yeux en avaient bu toute la glace. J'ai perdu conscience peu après, alors que les sirènes des ambulances naissaient à l'horizon.

J'ai senti les gens bouger autour de moi avant même d'ouvrir les yeux, comme des fourmillements dans mes viscères. Je me suis réveillé à l'hôpital. On est venu me voir peu après pour m'expliquer ce qui

s'était passé. Je n'ai pas compris; pour moi, nous étions ailleurs, attablés dans la cuisine de notre appartement à boire paresseusement un café ou l'un sur l'autre, dans notre chambre, tout en étreintes. Dans sa blouse aux couleurs aussi tristes que les nouvelles qu'elle annonçait jour après jour, l'infirmière m'a dévisagé. J'ai demandé à te voir. Elle m'a guidé jusqu'à ta chambre, à travers les couloirs remplis de spectres, certains accrochés à leur cathéter, d'autres simplement couchés. À ce moment-là, j'aurais tout donné pour que tu m'apparaisse tel un noyé, le corps gonflé, la peau flasque, une algue en travers de ton visage. La réalité était bien plus cruelle que cette mort de carnaval; tu ne bougeais pas, un bandage sur la tempe, les yeux fermés. De la barbe naissait sur tes pommettes anguleuses. Tu n'étais pas couché comme d'habitude, sur le côté droit, la main gauche en un poing ramené méthodiquement à la hauteur de ta poitrine. Ta mère était à ton chevet, je la sentais me haïr derrière son voile. Ton accident avait acheté son pardon. C'est bien connu : la maladie réconcilie, répare les liens pour aggraver son effet, pour que s'étende en une toile la somme de ses douleurs. Pour elle, c'était ma faute, j'étais cause de tes blessures comme du silence qui régnait entre ta famille et toi. J'aurais voulu prendre ta main et te tenir compagnie dans ton coma, mais son regard noir m'en a empêché. Ton père n'est pas venu, je ne sais pas si je devrais lui en vouloir. Tu as toujours été plus empathique que moi, tu comprenais les codes qu'on lui avait enseignés tout jeune et ce qui entraînait pour lui dans sa définition étriquée du mot « homme ». Les jours jusqu'à ton réveil sont passés en sifflements mécaniques d'appareils, organes du bâtiment, et en supplications muettes. On m'a donné mon congé. Je suis rentré pour que les nuits vides de sommeil comme de rêves puissent s'enchaîner en semaines. Poursuivre le rituel ancestral de la douleur. Soit tu te réveillerais, soit tu ne te réveillerais pas. La question me torturait de sa brutale efficacité. Nul violon, nul effet de caméra pour rythmer ma peine et lui donner un sens – que le tango lent de mes soupirs. Des voyages entre l'hôpital et le travail. Je flottais entre l'espace et le temps.

Puis, on m'a appelé et j'ai accouru. En entrant dans ta chambre, je ne me suis pas rendu compte du fardeau que tu portais désormais. Je savais que j'avais une mine fardée d'insomnie. Mon sourire, contraste



dérangeant, ne s'est pas transmis à ta bouche. Tu semblais contempler un présent où n'avait pas eu lieu cet accident. J'ai dit mon bonheur de te voir vivant et j'établissais déjà ton retour à la maison. Je me suis assis sur le bord de ton lit et j'ai posé ma main sur ta cuisse. Je l'ai retirée aussitôt, conscient que notre dégringolade avait commencé ainsi. Puis, tu as articulé un « je ne sens plus mes jambes » étranglé. Tu as débité sur un ton monocorde quelques phrases pleines de termes précis et chirurgicaux pour mettre le scalpel dans nos vies. Que de pensées égoïstes ont rempli ma tête. Je ne voulais pas pousser ce fauteuil roulant auquel tu serais condamné, déménager dans un logement adapté, te traîner dans mon existence comme le forçat traîne son boulet. Je crois que tu as deviné ces pensées en moi, tu as lu leur ombre dans les légers tressaillements de mon corps. C'était le début de la fêlure entre nous, dont l'éclatement muet résonne encore à mes oreilles. Je ne sais plus ce que l'on s'est dit après, je ne me souviens que des larmes que j'ai versées dans la voiture.

Le lendemain, le soleil m'a gorgé d'instincts positifs à ton égard; quelque chose comme des attentions maternelles, des tendresses que l'on réserve aux enfants. À quel point serais-tu blessé par cette chute dans ma considération; je t'avais habitué à mon amour idolâtre, charnel, tout en plénitude. Le sort te retirait tes jambes et moi, je te privais de la béquille dont tu aurais eu le plus besoin. Un amour intact, non pas sali de pitié. Je me dirigeais vers l'hôpital, inconscient que je ne pourrais revenir sur mes pas, que je ne pourrais te faire redevenir l'être que je désirais. Tu resterais objet de mon affection sincère, mais objet tout de même. Un insignifiant bibelot qui me ramènerait à ce qui avait été. Une pierre tombale dans le cimetière de nos beaux jours. Tu regardais dehors quand je suis entré dans la chambre; de profil, on ne voyait pas la longue cicatrice sur ton front. Tu m'es apparu jeune quelques instants. Des images de l'époque où nous étions à l'université ont remonté jusqu'à moi. Quand j'essayais, le plus discrètement possible alors que mes pensées surchauffaient, de te dévorer des yeux dans le vestiaire, d'absorber ton corps jusqu'à la plus infime particule. Tu étais le seul de l'équipe qui avait cette aura mâle, cette rugosité pareille à celle de l'écorce. Tes cheveux noirs attachés en queue de cheval, ta musculature courtaude, ta barbe naissante, tes lèvres rouges



contrastant avec ton teint de café, jusqu'à cette cassure discrète dans la courbe de ton nez, réminiscence d'une course enfantine et maladroite. Puis ce fut le jeu lent des regards, des sourires aux joues rouges et chaudes d'une attraction mutuelle que nos consciences de jeunes hommes ne parvinrent pas à saisir, nous plongeant dans le doute, dans des distances lancinantes... jusqu'à la résolution. Je me suis tu, bombardé par les souvenirs, je ne voulais pas qu'en tournant la tête vers moi tu puisses égorger notre histoire et la violer par ta peine. Je te haïrais par la suite toutes les fois où, en étant simplement ce nouveau toi, tu refuserais de n'être qu'une photo de cette tendre époque que j'aurais pu traîner en colifichet pour me consoler. Tu as senti ma présence pesante. Tu t'es détourné de la fenêtre et je sentais dans ce pivotement tout le malaise que tu éprouvais à ne pas voir tes jambes accompagner le mouvement. Tu me contempiais froidement dans ta posture de pantin ridicule. J'ai essayé de paraître réconfortant, mais je crois que tu sais à quel point cela m'est difficile à faire devant quelqu'un qui connaît la moindre de mes failles. Tu m'as parlé de ta mère. La conversation a ensuite enchaîné sur les séances de rééducation à venir. Je voyais bien que tu n'y croyais pas. Quelque part, quelque chose de hideux au fond de moi s'est réjoui : tu ne serais pas un de ces prisonniers rebelles qui cherchent à retrouver leur liberté par tous les moyens.

Je serais un bon geôlier.



# Haut-le-coeur

*Amélie Hébert*

Le long de la rivière, il y a une route éclairée par de grands réverbères à l'allure pompeuse. Chaque jour, j'emprunte ce très achalandé boulevard pour me rendre au travail et en revenir. À l'heure de pointe, les autobus à deux étages s'y succèdent, s'y disputent et s'y tamponnent. Les jeunes femmes, superbes, s'élancent à leur poursuite au pas de course. Le matin, elles ne remarquent jamais ma présence sur le chemin. Tandis que je flâne et que je me fraie un passage entre les voitures, elles courent, déjà en retard pour gagner leur vie.

Le soir, cependant, elles ne se précipitent jamais pour rentrer chez elles. Le chemin du retour – avec tous les aléas qu'il comporte – est bien plus excitant que l'arrivée à la maison. C'est seulement lorsque les autobus se raréfient et que les réverbères s'illuminent qu'elles me voient enfin. Sans doute l'air détendu, voire indifférent, que j'arbore en tout temps les attire. Peut-être est-il ancré, au fond de ces jeunes femmes lasses, de puissantes pulsions destructrices. Elles semblent en effet toujours s'intéresser à celui qui n'aura que faire de tout ce qu'elles ont à offrir. Elles viennent marcher à mes côtés, me parlent de leur travail, de leur mari; de toutes les platitudes qui leur passent par la tête. D'abord, je les écoute distraitement, poursuivant mon chemin sans me hâter. Un peu plus tard, je prendrai la parole afin de m'amuser un peu. Avec elles, je marche en longeant la rivière, mais je ne m'arrête jamais, dans un excès de sentimentalisme, pour la contempler. Je ne bifurque pas.

Les jeunes femmes babillent sans reprendre leur souffle, un sourire plaqué aux lèvres, leurs cheveux agités par le vent sans cesse replacés par une main experte. Elles ont été dressées à préparer la séduction, elles agissent avec moi par automatisme. Elles s'esclaffent et s'enthousiasment sur commande, tels des pantins contrôlés par un être plus grand qu'eux. Je prends rapidement plaisir à les amener bien loin de leur chemin habituel, à brusquer leur dignité et à ébranler leurs certitudes. Elles se sentent alors légères et rebelles, comme les fillettes





qu'elles étaient. Le moment que je préfère est celui où je sais que ces filles sont désormais entièrement à ma merci, car ma bienveillante personne leur permet d'échapper à leur vie morne. Bien qu'exaltées par cet asile inespéré, les filles qui m'accompagnent se rendent toujours compte, tôt ou tard, qu'elles se sont considérablement éloignées de leur demeure. Alors, la supplication s'amorce.

Elles veulent ma fraîcheur, mon intelligence et exigent ma présence. Elles me prient de les emmener chez moi, de les laisser vivre à mes côtés. Nombreuses sont celles qui me promettent que leur présence ne m'incommodera point. Je me fais un devoir de refuser chaque demande. De toute façon, même si je déshonorais ma parole et acceptais l'une de ces femmes chez moi, celle-ci n'aurait pas de place. Je vis dans un endroit si exigü qu'il ne saurait admettre la présence de deux individus. Mon lit est à peine assez grand pour m'accueillir; une femme ne pourrait guère y dormir à mes côtés.

Je refuse à tout coup. Et les jeunes femmes se décomposent, perdent l'éclat de leur sourire artificiel. C'est dommage. Par la suite, elles se jettent généralement devant la première voiture ou le premier bus venu. Il est préférable pour elles de choisir un de ceux qui ont plusieurs étages, car la force d'impact est alors plus grande et la mort plus rapide.

L'incident ralentit assurément la circulation sur le boulevard et il m'est ensuite difficile de fuir la scène rapidement. Je préfère les filles qui choisissent de se jeter dans la rivière voisine, mais celles-ci sont plutôt rares. On entend alors le bruit un peu sourd du corps qui plonge dans les profondeurs et puis c'est terminé. Je n'ai pas le désagrément de rencontrer leur corps étendu sur la chaussée et de sentir l'odeur souvent pestilentielle de celui-ci, le lendemain matin, lorsque je flâne à nouveau.





# Théodore R Norah

*Alexandre Roy*

Au cours d'une soirée mondaine, Théodore R Norah, perdu dans une foule radieuse et insouciant, saisit l'intervalle entre deux morceaux d'une musique exemplairement mondaine pour faire tomber cette phrase jugée fort peu mondaine :

« Mon extrême simplicité vous anéantira, tous autant que vous êtes. »

Un enchaînement musical atténua le malaise amorcé par cette sentence, laquelle n'avait pas disposé d'assez de silence pour alourdir significativement l'ambiance et tamiser la mondanité. On entendait des tintements mondains de coupes cristallines saturées de champagne, des rumeurs diffuses de conversations qu'on devinait mondaines, un gros homme mondain dont le rire gras lui n'était pas si mondain et ce bien que les propos dudit gros homme, en revanche, fussent riches en mondanités.

Dans cette même soirée où la mondanité, jusqu'ici, croissait en corrélation avec le temps, Théodore R Norah, s'étant manifestement alourdi depuis sa dernière intervention, flotta lourdement dans la pièce en scandant :

« Mon extrême simplicité vous éteindra, tous autant que vous êtes. Votre éclat sera terni par ma suprême simplicité. »

On préféra ignorer de tels propos. Mais pour contrebalancer l'ambiance qu'ils menaçaient d'instaurer, il fallut bien exacerber la mondanité. Albert D Haron fit une blague mondaine, laquelle suscita une myriade de rires perchés et nerveux. René H Gordon partagea ensuite cette anecdote si mondaine qu'on lui reprocha civilement un excès de mondanité. Lui, toujours soucieux de plaire, eut l'heureux





réflexe de fondre en excuses frénétiques, s'éparpillant dans toute la pièce en courbettes mondaines, promettant de ne pas récidiver; et ceci dit ceci fait, il se tut pour de bon. Pendant ce temps, Mary G Marrow, ayant abusé de crème de cassis, tournoyait sur elle-même à toute vitesse émettant ponctuellement de petits cris à haute fréquence, trop rapides pour être détectés.

Théodore R Norah lui, toujours flottant, toujours plus dense, approchait, incognito, son point de non-retour, sa masse critique. Pressentant l'avènement de son irrémédiable suprématie, porté par son imminente toute-puissance, il largua une fois de plus, sans retenue, sans gêne ni scrupule, dans l'assemblée nébuleuse qu'il surplombait de son ombrageuse simplicité, ce désastre oratoire :

« Ma simplicité, inhérente à ma perfection, vous neutralisera, vous plongera dans mon moi abyssal. Déjà, vous glissez imperceptiblement vers le gouffre en devenir de mon homogénéité. »

Il fallut se rendre à l'évidence. Théodore R Norah constituait en lui-même un centre d'attraction si puissant que toute la mondanité du monde se serait butée à sa lourdeur. Voyant poindre à l'horizon la menace d'une réception gâchée, on en vint à s'énerver sérieusement.

- Par pitié, faites-le taire ou je fais un malheur! menaça Normand.
- En voilà un qui manque d'esprit, désigna Hervé.
- Ce n'est pas digne d'un homme du monde, évalua Schwarzschild.
- Et cette manie de flotter en l'air de la sorte... c'est une disgrâce! dénonça Serena.
- C'est même grossier! compléta Kalinovitch.
- Lorsqu'on saura qu'un tel individu flotte ainsi dans MON salon... antcipa Stephen.
- Sachez, môssieur, que les honnêtes gens se tiennent les deux pieds sur terre, enseigna Bloomberg.
- Ah oui! agréa Edwin.
- Ça, c'est parler! identifia Malone.
- AAAATCHOUM, éternua sir Richardson.
- À vos souhaits, recommanda quelqu'un.



- Diantre! jura un autre.
- Misère! se lamenta-t-on.
- Une si belle soirée! entendit-on déplorer.
- Tout ça à cause de ce démon, diabolisa-t-on.

Ce suppôt de Satan s'étant drastiquement alourdi entre-temps, il fallut bien se taire et s'agréger docilement en un disque d'accrétion en rotation lente; bref, rien pour améliorer l'ambiance. Comme fascinés par sa singularité, tous plongèrent ensuite leur regard en Théodore R Norah, lequel présenterait dorénavant une silhouette si noire que la lumière réunie des quelque cent milliards de galaxies répertoriées à ce jour dans l'univers se serait épuisée à vouloir l'illuminer. Celle, plus modeste, émise par le somptueux (et mondain) lustre suspendu à mi-chemin du parquet, eut le réflexe salvateur, quoique aberrant, de contourner l'illustre individu, évitant le triste sort d'être siphonnée jusqu'au dernier photon. Tous dans la pièce n'eurent pas cette chance...

Théodore R Norah, tirant profit de son effet de marée personnel, aspira, étira, savoura puis simplifia un Cosmo français, s'attirant conséquemment la véhémence protestation de Gloria K McMiller, légitime propriétaire dudit cosmo français. Cette protestation, elle-même étirée et simplifiée par effet de marée, fit mouche, grâce à quoi Théodore R Norah eut tout le loisir de répéter l'opération, aspirant, étirant, savourant et simplifiant cette fois un Black Velvet. Comme aucune contestation ne s'avéra possible, chacune d'elle étant invariablement simplifiée par celui qu'elle ciblait, tous les cocktails de la soirée y passèrent. Résultat : on se retrouva bien vite en prohibition, ce qui, pour toute personne sensée, constitue une atteinte grave à la mondanité ou, disons-le carrément, un désastre inconcevable.

Un astre éteint dénommé Théodore R Norah acheva de ruiner la soirée par une invitation solennelle à franchir son horizon; bref, le genre d'invitation qui ne se refuse pas. Accepter bien malgré soi fut la toute dernière chose que l'on fit avant de s'éteindre, noyés dans la singularité, simplifiés à l'extrême, anéantis pour toujours dans l'aussi absurde qu'insignifiante perfection de Théodore R Norah.



# Valérie

Kevin Lambert

## Aujourd'hui, derrière les livres

*Ode à l'amour et à l'enfance, Dans le grenier raconte l'histoire de cette famille unie, déchirée par la mésentente entre deux frères après la mort de leur père. Ce père, que l'on croyait déjà mort, mais qui vivait aux Philippines sous une autre identité depuis tout ce temps. Quatre ans plus tard, le soir de Noël, alors qu'ils se réunissent pour la première fois depuis ces éprouvantes funérailles, qu'arrivera-t-il, dans le grenier, où jouent petits et arrière-petits-enfants? Un feu qui les consumera tous et qui unira à nouveau la famille dans le malheur.*

*Une grande épopée familiale par Valérie Marcil, lauréat du Prix des Lectrices.*

\*\*\*

*Justin la morue cherche ses ancêtres, tous morts en usine de pêcherie. Malgré cette sombre découverte, Justin plongera dans les eaux de son passé pour faire la lumière sur ces troublants événements et restituer la mémoire des siens.*

*Touchante et profonde métaphore de la Shoah, cette attachante morue atteindra petits et grands droit au cœur, en plus de faire réfléchir sur l'héritage que l'on porte, la réalisation de l'horreur et la consommation de poisson sauvage.*

*Mort, rue, morue : un premier roman océano-historique par Valérie Michel, auteure de l'acclamé roman autobiographique Couper le lien.*

## Avant le procès

Deux Valérie et un étonnant cas de plagiat. Le juge devant tout ça qui ne sait que faire et qui en frappe son marteau de juge, de bois,



d'autorité sur le bois, bois contre bois. Une poursuite salée devant lui, des brûlements d'estomac dedans lui, une hâte pressante de retourner chez lui, d'arriver avant sa femme pour avoir le temps d'aller voir des photos de fesses sur Internet.

Deux Valérie : un homme et une femme, cinquante-quatre et quarante-cinq ans. Pourquoi Valérie pour un homme? demandera-t-on. Pas de réponse aux questions logiques, que des *pourquoi* sans cesse des *pourquoi*.

Valérie, homme de naissance : il a hérité ça de son père. Bien sûr qu'il aura essayé d'y remédier, une fois, dans le bain pour ne pas trop faire de dégâts, à dix-sept ans, ciseaux à bricolage entre les doigts. La gardienne presque morte sur le coup de la découverte, le sang et les bouts de masculinité ici et là, ses parents partis deux semaines en Grèce manger du feta et des olives noires. Toutefois, le chirurgien fit des miracles de haute couture, raconte-t-on, et les parents, à leur retour, trouvèrent l'œuvre fort charitable et bien faite et l'invitèrent à souper du feta et des olives noires rapportés de Grèce, pour le remercier. Ce souper fut le début d'une longue amitié ainsi que d'une relation adultère, mais il s'agit là d'une autre histoire. C'est après l'incident castrateur que Valérie se résolut à être un homme et y prit même plaisir, avec le temps. Il s'en maria à une femme, une vraie femme de naissance, lui engendrant quelques enfants dont il est fort satisfait, encore à ce jour. L'épisode sexuellement sanglant de son adolescence inspira Valérie pour son premier roman, racontant le désespoir d'un adolescent tentant de se trancher le sexe. Il avait, sur un coup de génie, décidé de situer son récit dans le Mexique du dix-neuvième siècle, s'imposant ainsi de lourdes recherches, mais brouillant par l'astuce tout lien possible avec sa propre histoire. Personne – sauf le chirurgien, sa mère et son défunt père, en admettant évidemment que la mort de ce dernier n'était pas qu'un coup monté pour vivre sous une autre identité – ne comprit l'inspiration profonde de son récit. Hormis, aussi, sa femme, qui n'en parla jamais mais en douta jusqu'à sa mort en raison des cicatrices que portait son mari, cicatrices qu'elle avait adroitement remarquées dès leur premier soir de noces. *Couper le lien* fut jugé par la critique comme un titre de fort mauvais goût, mais le roman de Valérie Marcil fut analysé sous tous les angles possibles de la psychanalyse et il fut lui-même surpris de voir qu'on y décelait tant de

richesses. Sur son lit de mort, seul avec sa tuberculose, il pensera que sa principale erreur aura été d'en vendre les droits à un producteur américain, qui en fit un film d'horreur médiocre et malaisant. Il mourut seul comme un chien, parce qu'on meurt toujours seul comme un chien, c'est comme ça, tout le monde le sait, et ce n'est pas en écrivant autre chose qu'on y changerait quoi que ce soit.

Deux Valérie : une femme et un homme, quarante-cinq et cinquante-quatre ans.

Valérie Michel, une fille de Sorel, un nom équilibré sexuellement parlant. Une enfance banale, pas très sanglante, pas très troublée, quelques attouchements ici et là sous la table avec les garçons pendant les cours d'arts plastiques, mais sans plus. Puis, à douze ans, une révélation. À partir de ce moment, le regret de ne pas être née juive dans l'Allemagne de 1929. Les rêves, la nuit, d'être victime de la Shoah, d'y survivre pour le raconter à la télévision, de recevoir des lettres de soutien et d'admiration. Quelque chose de jalousement beau et vénérable à être une victime de l'Histoire. Puis, le devenir par la force des choses. Dans la cour d'école, la salle de jeux, les fêtes d'amies, une tendance à raser la tête de ses Barbie, à mettre en scène des drames familiaux, des dessins de douches mortuaires partout dans les cahiers. Passion obsessionnelle pour le génocide, dira la psychologue de l'école. Treize ans, congé scolaire (Vendredi saint), grande production théâtrale dans le sous-sol avec les petites-cousines, pendant que les parents finissent la bouteille de vin, en haut. Après le dessert, on les fait entrer et s'asseoir sur les chaises placées en rangées. La petite-cousine responsable d'éteindre les lumières court derrière les rideaux pour aller enfiler son costume. Extrait de la scène finale :

*La vieille dame (Valérie Michel) est maintenant seule sur scène parmi les cadavres (les cousines).*

VIEILLE DAME : C'est comme ça que toute ma famille est morte dans le camp de concentration. Je suis traumatisée depuis tout ce temps. Tous ceux que je connais et que j'aime sont morts. Je n'ai plus personne... Personne... Personne sauf mon chat malade...

*Elle montre la peluche de chat.*



Même si la guerre est finie, je ne peux plus vivre avec cette douleur...  
Cette douleur... Cette douleur...

*Elle sort un fusil de sa robe, tue le chat, puis se tire dans la tête et  
tombe morte sur le sol.*

## RIDEAU

Les parents bouche bée hésitent à applaudir, mais seront fiers de dire, une dizaine d'années plus tard, qu'ils ont assisté à la toute première version de la pièce lorsqu'on en fera une mise en scène à grand déploiement dans un théâtre couru, semant ainsi le nom de Valérie Michel dans le milieu littéraire. C'est quelques semaines plus tard qu'elle commencera l'écriture de son premier roman, découvrant une source d'inspiration inépuisable dans l'Holocauste autofictif, se bâtissant comme une auteure de gravité, de sérieux et de pathétique. Seuls ses parents, ses petites-cousines et les parents de ses petites-cousines sauront que ses grands-parents n'ont pas *vraiment* fui l'Allemagne pour échapper au régime nazi, mais qu'ils étaient originaires du Lac-Saint-Jean. Son roman recevra un accueil poli à Montréal et en région, personne n'osant critiquer « un récit si personnel », « écrit avec les tripes », un « véritable cri du cœur sur les traces de notre passé ». Étrangement, personne ne le lira à Québec. Le roman se termine, encore à ce jour, ainsi : « Mon pays, l'Allemagne. Il coule en moi comme coule le sang de mes ancêtres, le sang séché sur les murs d'Auschwitz. Jamais je n'y ai mis les pieds, de peur que l'Histoire m'y attende. Nous, qui avons pour seule demeure la douleur. »

\*\*\*

Donc, deux Valérie, une femme et un homme, quarante-cinq et cinquante-quatre ans, une histoire de plagiat, un juge qui n'en a rien à foutre, qui ne pense qu'aux possibles courbes sur son écran cathodique. Deux romans de bon goût et de belle plume et tout, dit-on, mais un seul titre. Un seul titre et c'est là le problème. *Couper le lien.*



Deux romans parus simultanément, racontant en quelque sorte la même histoire (on raconte tous la même histoire). Neuvième roman d'un auteur au nom féminin, succès en librairie, lauréat du Prix des Lectrices. Premier roman d'une auteure au nom bisexuel, obsédée par l'Holocauste, critiques polies. Plagiat d'homonymes, impossible de trancher, procès sans succès.

### **Après le procès**

Finalement, rencontre des deux auteurs dans un café.

Il lui dit : « Où trouves-tu ton inspiration? »

Elle lui dit : « Dans mon passé et l'histoire de mes ancêtres. Et dans les documentaires sur la pêche industrielle, un problème social.

— Fascinant, qu'il lui répond.

— Et toi? qu'elle lui demande. Où trouves-tu ton inspiration?

— ... »

# Jean-Claude Morin, homme loyal

Baron Marc-André Lévesque

À qui de droit, ou à quelqu'un d'autre,

Par la présente, je vous annonce officiellement ma candidature pour n'importe quel poste ouvert au sein de votre entreprise. Je suis un homme d'expérience. Je ne suis pas corrompu. Je ne consomme pas de substances illicites. Je possède une sordide expérience concrète en service de clientèle. Au sein de votre équipe, je saurai être à la fois un collègue enjoué et votre complice. Je suis un habile gestionnaire de crise. Je suis un homme loyal.

## Expériences de travail

*Motel Morin, Maniwaki. 22 avril 1983-18 février 1986.*

S'occuper de l'entretien : entretenir des chambres, entretenir le bien-être de la clientèle, acquiescer aux demandes parfois saugrenues de la clientèle issue de la basse ville d'Ottawa venue chercher refuge et anonymat en montant la rivière Gatineau, entretenir une habitude de franche camaraderie et de rapprochements excessifs avec les habitués, servir la clientèle dans les deux langues officielles, perdre le Nord, se faire dire par son père et patron qu'on devrait être content de se faire des amis, trouver le salut dans une bouteille de rhum qui traîne.

*Restaurant McDonald's, Boulevard Gréber, Gatineau. 25 avril 1987-10 août 1988.*

Recevoir les commandes tôt le matin, faire le ménage, s'assurer du bon rendement de la clientèle, tisser des liens corrects avec les



commerçants environnants, recevoir des appels de sa famille et ne pas y répondre, finir par débrancher le téléphone, attendre l'arrivée du matin dans le parc Ronald avec un Big Mac et une frite format enfant, se dire que c'est peut-être ça la belle vie, servir le café aux survivants des bars, s'occuper aussi de la nourriture.

*Bingo Gréber, Gatineau. 4 décembre 1990 - 4 octobre 1993.*

Expliquer les règlements du jeu de bingo à la clientèle, faire part des prix à gagner, annoncer les boules, vendre des cartes, s'assurer du déroulement sécuritaire des soirées malgré l'attitude agressive de certaines personnes, entendre parler d'un métier d'avenir.

*Entreprise familiale. 4 octobre 1993 - 30 mars 2011.*

Faire le commerce de divers produits parfaitement légaux, rendre service à d'autres compagnies légitimes dans le but d'accroître les profits mutuels de façon absolument irréprochable d'un point de vue judiciaire, faire preuve de leadership lors de certaines courses au financement, faire le ménage, tisser des liens avec les établissements de danse sociale sur Gréber afin d'optimiser le contact avec la clientèle.

*Bar Le Pigale, Boulevard Gréber, Gatineau. 2 avril 2011 - 10 décembre 2013.*

Prendre en charge la mise en scène de numéros de danse artistique, annoncer les artisanes au micro, organiser les horaires des spectacles, s'occuper du bon fonctionnement de la console et choisir une musique de circonstance, être créatif et travailler de pair avec l'artisane pour son nom de scène et son personnage, donner des commentaires sur la chorégraphie pendant les pratiques, faire régner une ambiance chaleureuse au sein de l'équipe, passer les deux plus belles années de ma vie, faire monter la tension dramatique de chaque spectacle et en maîtriser les nuances, choisir les costumes, être attentif aux problèmes et aux situations complexes auprès des employées pas toujours à l'aise avec les outils de travail, être un réel boute-en-train pour tout le





monde, se rapprocher de son équipe, offrir une formation spécialisée au personnel, être à l'écoute de ses besoins, prêter une épaule amicale, perdre la confiance d'une collègue après un malentendu, perdre son emploi.

*Trottoirs aux environs de Gréber, Gatineau. Nuit du 10 au 11 décembre 2012.*

Prendre ses cliques et ses claques, partir, refuser en chemin les offres alléchantes des marchandes de la nuit, entendre la musique du Pigale s'éteindre quand on dépasse le Howard's Pawn Shop en direction du pont Lady Aberdeen, arriver au pont un peu saoul, contempler le fond de la Gatineau, y trouver ses racines, tourner les talons, marcher Gréber au grand complet pendant le lever du soleil, en quête d'un tourne-page.

*Chez mon frère Alphonse.*

Aider à faire le souper, pleurer sur la nappe, recevoir une tape dans le dos de la part de ma nièce de neuf ans, découvrir la suite Office, rédiger ce texte.

## **Études**

Diplôme d'études primaires, Maniwaki;  
3<sup>e</sup> secondaire, Polyvalente Le Carrefour, Gatineau.

## **Compétences**

J'ai mon permis de conduire. J'ai aussi des aptitudes en interrogations. Je sais être indulgent avec les partenaires d'affaires, mais pas trop. J'ai un talent particulier pour la mise en scène, l'orchestration théâtrale, les intonations suggestives, je maîtrise plus de quatre sortes d'armes à feu, je sais coudre sous pression quand la musique est forte.





## Faits divers

Je suis né en 1970 à Maniwaki. Je suis un homme responsable et honnête. Je suis une bonne personne. Je porte souvent secours à des mères monoparentales de mon quartier, mais sans réponse. Je ne maîtrise pas vraiment les nouvelles technologies, mais j'aimerais bien apprendre et explorer cet univers. Je tiens d'ailleurs à remercier ma nièce Roméanne de m'avoir enseigné les rudiments de Microsoft Word et d'avoir supervisé la rédaction de cette lettre. Je peux maintenant dire, avec sa confiance et son approbation, que je maîtrise la suite Office. Je suis motivé, créatif, un réel boute-en-train quand la bière est bonne. J'aime la musique. J'aime la danse. Je suis un homme loyal et un éternel déçu. Ça finit de même.



# Promenade d'un hiver solitaire

*Déric Marchand*

Mes vieilles bottes  
qu'il neige ou qu'il pleuve  
mes vieilles bottes.

\*

Aux quatre vents  
les papiers pensés et  
jamais écrits.

\*

Dans son silence,  
ses yeux écrivent mieux  
que le poète.

\*

Par la fenêtre  
cent destins anonymes  
portés par la nuit.

\*

En quête de soi,  
souvent, il déménage.  
Les boîtes en rien.

\*



Ah! ce silence  
qui m'accompagne même  
dans le bruit des rues.

\*

Envie de nuit –  
les yeux collés,  
le son me guide.

\*

Averse du soir.  
Sur mon vieil automne,  
un nouveau regard.



# Trou noir

*Anika Fréchette Léveillée*

le vent  
s'engouffre et se heurte  
à mes os  
décharnés

une aquarelle avalée  
peinte en rose  
de larmes ruminées

c'est une ode à la vie  
la mort

je crie  
du fond de ma tombe  
avant que le premier  
ne jette la poignée de terre  
de poussière

j'ai manqué un souffle  
puis deux

un cri fracasse  
l'insoutenable silence du vide  
se fissure  
se faufile  
eau trouble dans ma mémoire

plus rien  
plus de vide  
plus de voix ni de froid  
moi

une inspiration s'envole  
dans la tempête



# Le cuivre a eu tes eaux avant moi

(poèmes en fugue comme  
musique de chambre)

*Vincent Filteau*

*Je demande une chance  
quelques mots comme des souffles  
pour entendre une voix.*

*Pas la mienne.  
Parle-moi.*

René Lapierre

*À Chantal L.*



des voitures renversent des flaques de pluie.  
dans l'obscurité du sous-sol on croirait toujours la même.  
contre l'oreiller j'écoute un appel où tu me dirais :  
je t'attends où je t'ai toujours attendu.

l'amour aurait notre propre violence aux lèvres  
je sortirais te rejoindre sans la peur de tomber malade  
et nous prierions de disparaître pour des années.

\*



l'aube dans ta respiration  
mon heure qui s'achève  
quand les camionneurs  
parlent de toi au futur  
j'en suis au commencement  
de ta ligne qui répond de tout  
un rail de peau me suit jusqu'à ta voix

garde-moi dans l'enveloppe du monde  
je me tends à nous.

\*

la nuit imperméable une ruée très calme  
ce qu'elle passe à bruir ses torrents de cour arrière  
je peux quémander ta voix de confesse tes épaulées ajourées  
l'épreuve des lèvres à me chanter si tu savais où ça s'éteint  
tu étais ici près du terrain de balle  
les trains grondaient une dernière fois  
ils ont presque posé des affiches.

depuis je suis recouvert de ta peau  
ta mémoire accoure à l'avenir de mon âme  
je ne brise plus au noir de l'été.

\*



il n'y a pas de fenêtre  
assez ample d'inhaler  
par un grand poumon ferreux  
toute la vie que tu me donnes.

tes nœuds de vaisselle couchés sur ma nuque  
entre mes bras une machine ronde  
se lamine au ciboire de ma marche  
dans la ville qui t'enregistre terrestre  
et impatiente en son limon opaque.

\*

au plus tard de cette dense attente des mots  
je parle une langue foraine qui m'ignorait avant toi  
le sol s'ouvre à ma guise pour me surprendre sous tes bras  
je m'ébruite dans l'eau forte d'une nuit sans manteau  
des amis m'envoient la main ils me reconnaissent.



# La traversée

*Philippe G. Veillette*

tes yeux étaient le tissu des indiens  
contaminés par amherst une rue  
qui dresse les adieux  
pour la suite du monde on fumait  
à bout portant avec  
la face longue comme une évidence on parlait  
les matins en otage je t'appelais  
klondike sans histoire  
les deux pieds dans la rivière  
c'était à s'imaginer comme ça qu'on avait volé  
l'invention (du tragique)  
une vraie traversée de fantômes avec des  
    laurentides les laurentides  
sur l'accotement



**lepied.littfra.com**



L'intérieur de ce document est imprimé sur un papier certifié Éco-Logo, blanchi sans chlore, contenant 100 % de fibres recyclées postconsommation, sans acide et fabriqué à partir de biogaz récupérés.

Cette revue a été mise en page avec le logiciel libre Scribus, version 1.4.

